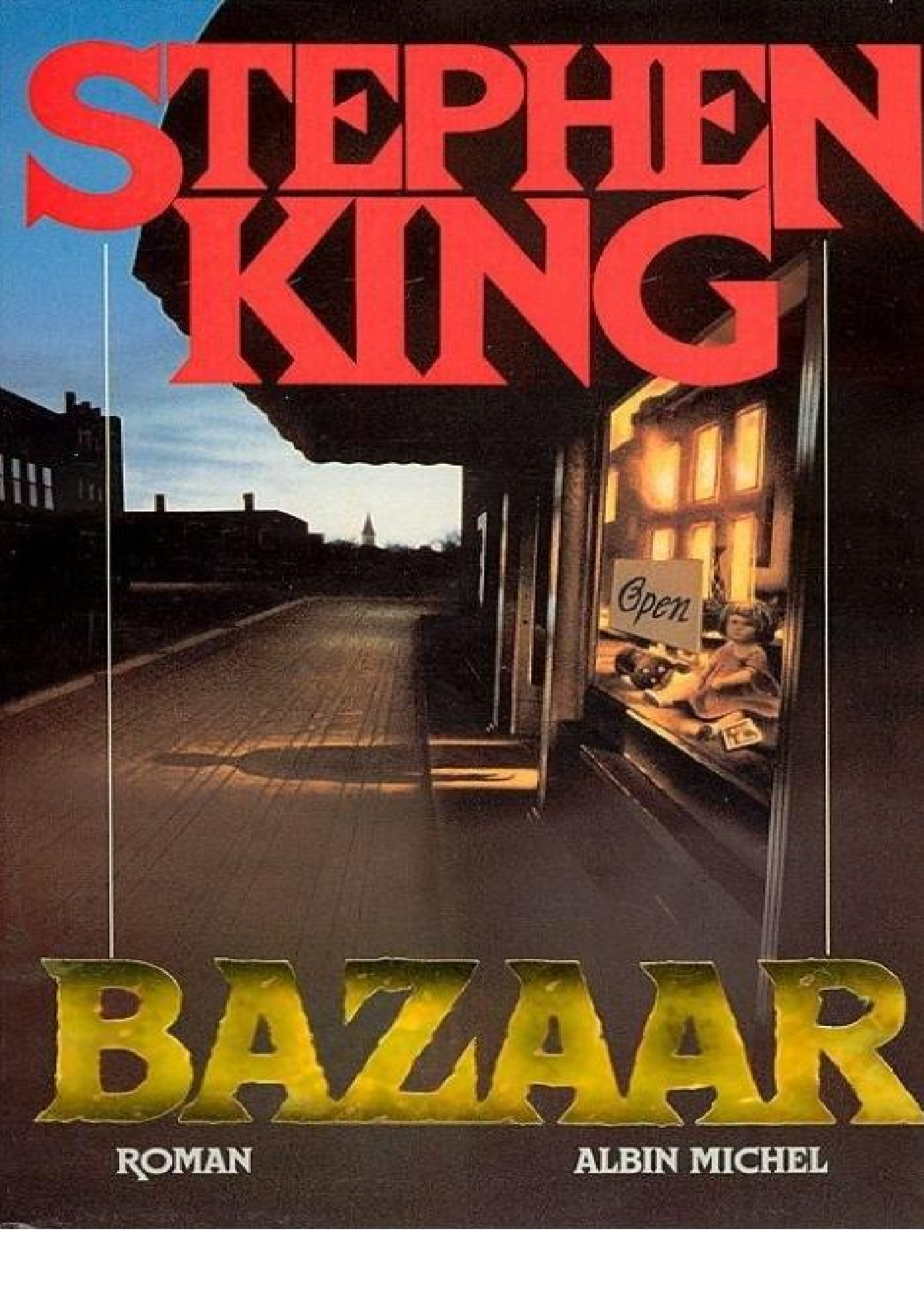


# STEPHEN KING



# BAZZAAR

ROMAN

ALBIN MICHEL

---

**Stephen King**

**Bazaar**  
**(Needful things)**

1991





---

POUR CHRIS LAVIN,  
QUI NE POSSÈDE PAS TOUTES LES RÉPONSES  
— SEULES CELLES QUI COMPTENT.

Mesdames et messieurs, écoutez, s'il vous plaît !  
Approchez-vous, que tout le monde puisse voir !  
J'ai une histoire à raconter, et ce sera gratuit !  
(Et si vous avalez ça,  
Nous nous entendrons à merveille.)

Steven Earle, « Snake Oil »

J'ai entendu parler de beaucoup qui s'égarèrent, même dans les rues  
du village, lorsque les ténèbres étaient d'une telle épaisseur que l'on  
aurait pu les couper au couteau, comme dit le proverbe...

Henry David Thoreau, *Walden*

---

VOUS ETES DEJA VENU ICI...

~~Bien sûr. On vous y a déjà vu. Je n'oublie jamais un visage.~~

Venez un peu par ici, qu'on se serre la main ! Je vais vous dire quelque chose je vous ai reconnu à votre démarche avant même d'avoir bien vu votre tête. Vous n'auriez pas pu choisir un meilleur jour pour revenir à Castle Rock. Est-ce que c'est pas chouette, ici ? L'ouverture de la chasse est pour bientôt ; tous les fous seront dans les bois à fusiller tout ce qui bouge et n'est pas habillé en orange fluo. Ensuite, ce sera la neige et le grésil, mais pas avant un bon moment. Pour l'instant, on est en octobre, et à Castle Rock, on laisse traîner octobre aussi longtemps qu'il veut.

A mon avis, c'est la meilleure époque de l'année. C'est pas que le printemps soit pas extra, ici, mais je préférerai toujours octobre à mai. Une fois l'été fini, le Maine occidental est comme qui dirait oublié, et tous ces gens avec leurs villas au bord du lac ou sur les hauteurs sont repartis pour New York ou le Massachusetts. Ceux du pays les voient débarquer et déguerpier tous les ans - bonjour, bonjour, bonjour, au revoir, au revoir, au revoir. C'est bien qu'ils viennent ici, dépense leurs dollars de la grande ville, mais c'est encore mieux quand ils repartent, parce qu'ils amènent aussi tous les maux de la grande ville dans leurs bagages.

C'est de ces maux que j'ai surtout envie de parler - voulez-vous vous asseoir une minute ? Tenez, là, sur les marches du kiosque à musique, ce sera parfait. Le soleil est bon, et d'ici, en plein milieu du square, on peut voir à peu près tout le centre ville. Faites gaffe aux échardes, par exemple. Ces marches auraient besoin d'un bon coup de ponçage et de peinture. C'est le boulot de Hugh Priest, mais il n'a pas encore décidé de s'y mettre. Il boit, vous comprenez. Ce n'est un secret pour personne. On peut arriver à garder un secret, à Castle Rock, mais c'est rudement difficile, et cela fait un sacré moment que nous sommes beaucoup à ne pas savoir que le travail ne fait pas peur à Hugh Priest : il cuve son vin à côté.

Ce que c'est, ce truc ?

Oh ! ce machin-là ! Eh mon gars, c'est pas du joli boulot ? On peut voir ces affichettes partout dans la ville ! Je crois que c'est Wanda Hemphill (c'est Don, son mari, qui tient le Hemphill's Market) qui les a placardées partout elle-même. N'ayez pas peur - on n'a pas à s'arroger le droit de coller des affichettes comme ça, jusque sur le kiosque à musique du square, pour commencer.

Nom d'un petit bonhomme ! Regardez-moi un peu ce truc ! LES DÉS SONT UN JEU DU DIABLE, qu'il y a d'écrit. En grosses lettres rouges avec de la fumée qui en monte, comme si ça sortait d'un magasin de farces et attrapes ! Ah ! je me dis que celui qui ne saurait pas à quel point Castle Rock est une petite ville endormie pourrait s'imaginer qu'on est vraiment devenus cinglés. Mais vous savez bien comment les choses se mettent à prendre des proportions aberrantes, parfois dans des patelins comme ça. Et le révérend Willie a une araignée qui lui court au plafond, ce coup-ci, c'est sûr. Les églises, dans les petites villes... je me dis que c'est pas la peine de vous expliquer ce qu'il en est. Elles se supportent les unes les autres ou à peu près, mais on peut pas dire qu'elles en soient ravies. Ça se passe sans anicroche pendant un moment, puis voilà qu'une querelle éclate.

Mais c'est une sacrée grosse querelle, cette fois, et les esprits s'échauffent

Voyez-vous, les catholiques ont décidé d'organiser ce qu'ils ont appelé la Nuit-Casino dans le Hall des Chevaliers de Colomb, à l'autre bout de la ville. Le dernier jeudi du mois, si j'ai bien compris, et les bénéfices serviront à réparer le toit de l'église. Notre-Dame des Eaux sereines - vous êtes forcément passé devant en entrant en ville, si vous êtes venu par Castle View. Une jolie petite église, non ?

La Nuit-Casino, c'est une idée du père Brigham, mais en fait, les Filles d'Isabelle - mais si, c'est comme ça qu'ils appellent les femmes, aux Chevaliers de Colomb - ont pris la balle au bond et courent maintenant avec. Betsy Vigue, en particulier. Je crois que ça l'excite, l'idée d'enfiler sa robe noire la plus collante et de tenir la table du black jack ou de la roulette et de dire : « Les jeux sont faits, rien ne va plus. » Oh, l'idée doit leur plaire à toutes, je parie. Rien que des parties à cent sous la mise, peut pas trouver plus innocent, mais ça leur paraît tout de même un tout petit peu pervers.

Sauf que pour le révérend Willie, ça n'a rien d'innocent et que lui et sa congrégation trouvent que c'est bien plus qu'un tout petit peu pervers. Ça s'appelle en fait le révérend William Rose, et il n'a jamais beaucoup aimé le père Brigham, qui le lui rend bien. (En fait, c'est le père Brigham qui a commencé à appeler le révérend Rose Willie-la-Moutarde-au-Nez, et le révérend le sait bien.)

Ce n'est pas la première fois que ça fait des étincelles entre les deux grands sorciers du coin, mais l'histoire de la Nuit-Casino, les étincelles, je dirais, se sont transformées en feu de broussailles. Lorsque Willie a entendu dire que les catholiques avaient l'intention de passer la nuit à jouer à des jeux d'argent dans le Hall des Chevaliers de Colomb, c'est tout juste s'il n'a pas cogné le plafond de son petit crâne en pain de sucre. Il a payé ces affichettes de sa propre poche, et c'est Wanda Hemphill et toutes ses commères du cercle de couture qui ont été les coller partout. Et depuis, il n'y a plus qu'un endroit où les catholiques et les baptistes se parlent : dans le courrier des lecteurs de notre petit hebdomadaire où ils ne cessent de s'invectiver et de s'envoyer mutuellement en enfer.

Tenez, regardez un peu par là, vous allez voir ce que je veux dire. Ça, c'est Nan Roberts qui sort de la banque. Elle possède le Nan's Luncheonette, et je parie que c'est la personne la plus riche de la ville maintenant que le vieux Po Merrill est allé ouvrir boutique au grand marché aux puces céleste. Nan est baptiste depuis que Moïse a traversé la Mer Rouge, au moins. De l'autre côté de la rue, c'est le gros Al Gendron. Il est tellement catholique qu'à côté de lui le papa a l'air kasher, et son meilleur ami, c'est qui ? l'Irlandais Johnnie Brigham son même. Maintenant, faites bien attention ! Vous voyez comment ils pincent le nez ? C'est pas un tableau, ça ? Je vous parie une poignée de dollars contre un beignet que la température a baissé de dix degrés quand ils se sont croisés. Comme ma mère le répétait tout le temps, y en a pas qui rigolent plus que les gens, sauf les chevaux, mais eux peuvent pas.

Maintenant, visez-moi ça. Vous voyez la grosse voiture du shérif garée devant la boutique de vidéo ? Dedans, c'est John LaPointe. En principe, il est là pour surveiller les excès de vitesse - le centre est un secteur à vitesse réduite, en particulier à la sortie des classes - mais si vous regardez bien vous verrez qu'en fait, il regarde une photo qu'il a prise dans son portefeuille. Moi, je ne distingue

rien d'ici, mais je le sais aussi bien que je sais quel était le nom de jeune fille de ma mère. C'est la photo que Andy Clutterbuck a prise de John et Sally Ratcliffe à la foire de Fryeberg, il y a à peu près un an. John la tient par les épaules, et elle serre contre elle l'ours en peluche qu'il vient de gagner au stand de tir ; ils ont l'air tellement heureux, tous les deux, qu'on se dit qu'ils vont éclater. Mais voilà, de l'eau a coulé sous les ponts, comme on dit, et aujourd'hui, Sally est fiancée avec Lester Pratt, l'entraîneur et prof d'éducation physique du lycée. C'est un baptiste à bon teint, tout comme elle. John n'a pas encore surmonté le choc de la rupture. Vous le voyez, qui soupire à fendre l'âme ? Il fait tout pour s'enfoncer dans une sacrée déprime. Il n'y a qu'un homme amoureux (ou qui croit qu'il l'est) pour pousser des soupirs pareils.

Les ennuis et les problèmes naissent souvent des choses ordinaires, vous n'avez pas remarqué ? De choses qui n'ont rien de spectaculaire. Laissez-moi vous donner un exemple. Vous voyez ce type qui escalade les marches du tribunal ? Non, pas l'homme en costard ; ça, c'est Dan Keeton, notre maire. Je veux parler de l'autre, le Noir en bleu de travail. Eddie Warburton, veilleur de nuit du bâtiment municipal. Surveillez-le pendant quelques secondes, et observez ce qu'il fait. Tenez ! Vous le voyez qui s'arrête en haut des marches et qui jette un coup d'œil dans la rue ? Je vous parie encore plus de dollars contre encore moins de beignets qu'il regarde la station service Sunoco. Elle appartient à Sonny Jackett mais c'est la guérilla entre Eddie et Sonny depuis que le Noir, il y a deux ans, lui a amené sa voiture pour que l'autre examine l'embrayage.

Je me souviens très bien de cette bagnole. Une Honda Civic, sans rien de spécial, sinon qu'elle appartenait à Eddie et que c'était la première voiture neuve qu'il achetait de toute sa vie. Et non seulement Sonny a salopé le boulot, mais en plus il a fait casquer un peu trop le pauvre Eddie. Du moins, c'est comme ça qu'Eddie raconte l'histoire. Mais pour Sonny, Warburton a voulu obtenir un rabais sur la facture, sous prétexte qu'il était noir. Vous voyez un peu le tableau ?

Toujours est-il qu'Eddie a traîné le garagiste devant le juge de paix ; le ton monté, tout d'abord dans le tribunal, puis ensuite à l'extérieur. Eddie a prétendu que Sonny l'avait traité de crétin de nègre, et Sonny a dit qu'il ne l'avait jamais traité de nègre, mais que quant au reste, rien n'était plus vrai. A la fin, aucun des deux n'était content. Le juge a fait cracher cinquante dollars à Eddie ; cinquante de trop aux yeux d'Eddie, mais loin du compte à ceux de Sonny. Et pour couronner le tout, il y a eu un court-circuit dans la Honda Civic d'Eddie ; elle a pris feu et a terminé sa carrière à la casse, celle au bord de la Route 5. A l'heure actuelle, Eddie roule au volant d'une Oldsmobile 89 qui pisse l'huile. Et on ne sortira jamais de la tête d'Eddie que Sonny Jackett aurait bien des choses à dire sur l'origine de cet incendie.

Bon sang, les gens se marrent davantage que tout le monde, sauf les chevaux, mais eux peuvent pas. Est-ce que ça ne commence pas à faire un peu beaucoup par ces chaleurs ?

Et pourtant, c'est juste la vie ordinaire d'une petite ville - vous pouvez l'appeler Peyton Place, Landernau ou Castle Rock ; rien que des gens qui mangent leurs patates et boivent leur café et se parlent les uns des autres à



creux de l'oreille. Il y a Slopey Dood, toujours seul dans son coin parce que les autres mêmes se moquent de son bégaiement ; Myrtle Keeton, qui m'a l'air un peu abandonnée et désorientée, comme si elle ne savait pas très bien qui elle était ou ce qui se passait, tout ça parce que son mari (le type en costard que vous avez vu monter l'escalier derrière Eddie) lui paraît avoir un comportement bizarre depuis environ six mois. Vous voyez comme elle a les yeux gonflés ? On dirait qu'elle a pleuré, ou mal dormi, ou les deux, qu'en pensez-vous ?

Et voici Lenore Potter, toujours tirée à quatre épingles. Elle va certainement chez Western Auto, voir si son fertilisant organique spécial ne serait pas arrivé. Cette bonne femme a davantage de variétés de fleurs dans son jardin que Bic n'a de stylos à bille. Elle n'en est pas peu fière, laissez-moi vous dire. Elle n'a pas trop la cote auprès de ces dames de la ville, qui la trouvent prétentieuse, avec ses fleurs et ses permanentes à soixante-dix dollars qu'elle va se faire faire à Boston. Elles la trouvent prétentieuse et je vais vous dire un secret, puisque nous sommes assis ici, sur les marches bourrées d'échardes du kiosque à musique : je crois qu'elles ont raison.

Rien que des choses bien ordinaires, c'est ce que vous allez observer, je vous le parie ; mais tous nos ennuis, à Castle Rock, ne sont pas ordinaires. Je me charge de vous le prouver. Ici on n'a pas oublié Frank Dodd, le type qui faisait traverser les enfants et qui est devenu fou, il y a douze ans, et qui a tué toutes ces femmes et on n'a pas oublié non plus le clébard, celui qui avait la rage et qui a tué Joe Camber, puis le vieil alcoolique qui habitait à côté de chez lui. Et le maudit chien qui a aussi tué le brave vieux shérif George Bannerman. Aujourd'hui, c'est Alan Pangborn qui a pris la relève, et c'est un type bien ; mais aux yeux des anciens de la ville, jamais il ne le sera autant que le Gros George.

Rien d'ordinaire non plus à ce qui est arrivé à Reginald « Pop » Merrill - l'ancienne vieille fripouille qui tenait la brocante de la ville. L'Emporium Galorium, qui s'appelait. Juste à l'endroit où il n'y a plus qu'un terrain vague, de l'autre côté de la rue. La baraque a brûlé de fond en comble, il y a quelque temps, mais vous trouverez des gens qui ont vu ça (ou qui prétendent l'avoir vu) pour vous raconter, après avoir descendu quelques bières au Mellow Tiger, que l'incendie qui a ravagé l'Emporium Galorium et entraîné la mort de Pop Merrill n'était pas un incendie tout à fait naturel.

Ace, le neveu de Pop, prétend que quelque chose du genre histoire de fantôme est arrivé à son oncle peu avant sa mort - un truc dans le style Twilight Zone. Evidemment, Ace n'était pas dans le secteur quand le tonton a mordu dans la poussière ; il achevait un séjour de quatre ans pour cambriolage à la prison de Shawshank. (Tout le monde savait que Ace Merrill tournerait mal ; à l'école c'était déjà l'un des pires garnements que la ville ait jamais vus et on comptait bien une centaine de gosses qui traversaient la rue lorsqu'ils voyaient Ace se pointer vers eux, avec sa veste de motard pleine de quincaillerie et de fermeture éclair, et les fers de ses croquenots qui tintaient contre le trottoir.) Et pourtant les gens le croyaient ; peut-être est-il vraiment arrivé quelque chose d'étrange à Pop Merrill ce jour-là, peut-être ne s'agit-il que de commérages échangés chez Nan's autour d'une pointe de tarte et d'une tasse de café.

Il y a toutes les chances pour que ce soit comme dans le patelin où vous avez grandi, ici. Des gens qui s'excitent sur la religion, des gens qui triment de bons gros mélos, mais aussi des secrets, des ressentiments... Et il y en a même qui racontent une apparition de fantômes, de temps en temps, par exemple ce qui pu se produire (ou ne pas se produire) le jour où Pop a passé l'arme à gauche dans sa brocante, histoire de pimenter un peu la morosité de leurs journées. Castle Rock reste néanmoins une ville agréable, où il fait bon vivre et grandir, c'est ce que proclame le panneau à l'entrée de la ville. Le soleil brille comme nul part sur le lac et le feuillage des arbres, et par temps clair, on peut voir jusqu'au Vermont depuis le sommet de Castle View. L'été, les gens se disputent sur les articles du journal du dimanche, des bagarres éclatent de temps en temps dans le parking du Mellow Tiger les vendredis ou samedis soirs (parfois même les vendredis et samedis), mais la population estivale finit toujours par rentrer chez elle et les bagarres tournent court. Castle Rock a toujours été un bon coin, et quand les gens commencent à devenir un peu pénibles, vous savez ce qu'on dit. Bah, ça leur passera. Ou bien : Faut se faire une raison.

Henry Beaufort, par exemple, en a marre de voir Hugh Priest donner des coups de pied dans le juke-box quand il est saoul... Mais Henry se fera une raison. Wilma Jerzyck et Nettie Cobb se haïssent à mort... mais Nettie se fera (probablement) une raison et quant à Wilma, la fureur est son mode de vie. Le shérif Pangborn pleure encore la disparition de sa femme et de son plus jeune fils morts prématurément et d'une manière tout à fait tragique ; mais avec le temps lui aussi se fera une raison. L'arthrite de Polly Chalmers ne s'améliore pas - en fait, elle ne cesse d'empirer, tout doucement - et si elle n'arrive pas à s'en faire une raison, au moins apprendra-t-elle à vivre avec. Des millions d'autres l'ont fait.

Nous nous cognons les uns aux autres de temps en temps, mais pour l'essentiel, les choses ne se passent pas trop mal. Du moins ne se sont-elles jamais trop mal passées, jusqu'ici. Mais je dois vous confier un authentique secret, mon ami ; c'est surtout pour cela que je vous ai appelé lorsque j'ai vu que vous étiez de retour en ville. Je crois que les ennuis - de vrais ennuis, cette fois - ne vont pas tarder à commencer. Je le sens, comme je sentirais approcher, au-delà de l'horizon, une tempête hors saison, une tempête pleine d'éclairs : la dispute entre catholiques et baptistes à propos de la Nuit-Casino, les gosses qui taquent le pauvre Slopey à cause de son bégaiement, John LaPointe et son mélo sentimental sur le shérif Pangborn et son chagrin... je crois que tout ça n'est que de la roupie de sansonnet à côté de ce qui menace.

Vous voyez ce bâtiment sur Main Street, celui qui est à trois pas de porte plus loin que le terrain vague où se tenait autrefois l'Emporium Galorium ? Avec un auvent vert devant ? Ouais, c'est bien ça. Les vitrines sont barbouillées au blanc d'Espagne parce que la boutique n'est pas encore ouverte. LE BAZAR DES RÊVES, dit l'enseigne... mais au fait, qu'est-ce que ça peut vouloir signifier ? Moi non plus, je ne le sais pas, mais c'est de là que semblent venir mes mauvais pressentiments.

Juste de là.

Regardez la rue encore une fois. Vous voyez ce p'tit gars ? Celui qui pousse sa bicyclette et qui a l'air de marcher en rêvassant aux choses les plus agréables d

monde ? Ne le perdez pas de vue, mon ami, je crois que c'est avec lui que tout va commencer.

---

Non, je vous dis, je ne sais pas quoi... pas exactement. Mais observez ce môme. Et traînez en ville pendant un moment. Vous allez sentir qu'il y a quelque chose qui cloche, et si de drôles d'événements doivent se produire, ce serait peut-être aussi bien qu'il y ait un témoin.

Je connais ce gamin - celui qui pousse sa bécane. Vous aussi, peut-être. Il s'appelle Brian je-ne-sais-pas-trop-quoi. Son père est installateur de portes et de menuiserie d'aluminium à Oxford ou South Paris, il me semble.

Gardez-le à l'œil, je vous dis. Gardez tout à l'œil. Vous êtes déjà venu ici, mais les choses sont sur le point de changer.

Je le sais.

Je le sens.

Une tempête couve quelque part.

---

**PREMIERE PARTIE**

**GRAND GALA**

**D'OUVERTURE**

---

# PREMIER CHAPITRE

## 1

L'ouverture d'un nouveau magasin, dans une petite ville, fait figure d'événement.

Pour Brian Rusk, cependant, bien moins que pour d'autres personnes ; tenez sa mère par exemple. Il l'avait entendue en parler (en principe, il ne devait pas dire « commérer », lui avait-elle expliqué, parce que rapporter des cancans était une mauvaise habitude et elle ne le faisait pas) assez longuement au téléphone avec sa meilleure amie, Myra Evans, au cours du mois qui venait de s'écouler. Les ouvriers avaient donné le premier coup de marteau, dans le vieux bâtiment qui avait abrité auparavant l'Agence immobilière et d'assurance Western Maine, peu près au moment de la rentrée scolaire, et depuis ils n'avaient cessé de s'activer. Personne, néanmoins, n'avait la moindre idée de ce qu'ils fabriquaient. Leur premier travail avait consisté à poser une vitrine, et le second, à la badigeonner de blanc.

Depuis deux semaines, une enseigne pendait dans l'entrée au bout d'une ficelle que retenait une applique-ventouse en plastique.

OUVERTURE PROCHAINE ! lisait-on.

LE BAZAR DES RÊVES  
UN NOUVEAU GENRE DE BOUTIQUE  
Vous n'en croirez pas vos yeux !

« Ce sera encore un brocanteur », avait dit à Myra la mère de Brian. Comme Brian Rusk, vautrée sur le canapé, tenait le téléphone d'une main et mangeait des cerises enrobées de chocolat de l'autre, tout en regardant Santa Barbara à la télé. « Encore un brocanteur ou un antiquaire avec tout un tas de faux meubles coloniaux américains et de vieux téléphones pourris à cadran. Attends de voir. »

Cet échange avait eu lieu peu de temps après l'installation de la vitrine badigeonnée, et elle avait parlé avec une telle assurance que Brian aurait pu croire la question épuisée. Sauf qu'avec sa mère, jamais une question n'apparaissait l'être complètement. Ses spéculations et suppositions semblaient aussi inépuisables que les problèmes des personnages de Santa Barbara et Gener

Hospital.

~~Puis, la semaine dernière, la première ligne du panneau avait été changée et on y lisait maintenant :~~

GRANDE OUVERTURE LE 9 OCTOBRE  
AMENEZ VOS AMIS !

Brian ne s'intéressait pas autant au nouveau magasin que sa mère (ou que certains de ses professeurs ; il les avait entendus en parler dans la salle des professeurs du collège de Castle Rock, quand son tour était venu de distribuer le courrier) mais il avait onze ans, et un gamin de onze ans en bonne santé s'intéresse à tout ce qui est nouveau. En plus, le nom de la boutique le fascinait. « Le Bazar des Rêves » : qu'est-ce que cela voulait dire, exactement ?

Il avait lu la nouvelle première ligne mardi dernier, en venant de l'école. C'était le jour de la semaine où il sortait tard. Brian avait eu un bec-de-lièvre à sa naissance ; on l'avait certes opéré, mais il devait suivre des séances d'orthophonie. Il affirmait sans sourciller à tout le monde qu'il détestait cela, mais c'était faux. Profondément et désespérément amoureux de Miss Ratcliffe, il attendait avec impatience, pendant toute la semaine, cette séance spéciale de rééducation. La journée de mardi paraissait interminable, et des papillons lui voletaient agréablement dans l'estomac pendant les deux dernières heures du cours.

Il n'y avait que trois autres enfants dans la classe, et aucun d'eux ne venait du quartier où il habitait. C'était tant mieux. Au bout d'une heure passée dans la même pièce que Miss Ratcliffe, il se sentait trop exalté pour pouvoir supporter la moindre compagnie. Il aimait rentrer lentement chez lui alors que l'après-midi tirait à sa fin, poussant sa bicyclette au lieu de pédaler dessus, rêvant d'elle tandis que les feuilles jaunies et dorées tombaient autour de lui dans les rayons obliques du soleil d'octobre.

Son itinéraire lui faisait longer la partie de Main Street située en face du square et, le jour où il vit le panneau qui annonçait l'ouverture, il avait collé le nez à la vitre de la porte, avec l'espoir de voir ce qui avait remplacé les bureaux trapus et les murs d'un jaune pisseux de la Western Maine. Sa curiosité ne fut pas récompensée. Un store intérieur, tiré jusqu'en bas, dissimulait le local. Brian ne vit que son propre reflet, les mains en coupe autour des yeux.

Le vendredi 4, parut dans l'hebdomadaire de Castle Rock, le Call, une publicité pour le nouveau magasin. Elle était encadrée d'une bordure ornée et accompagnée, au-dessous du texte, d'un dessin représentant deux anges dos à dos soufflant dans de longues trompettes. L'annonce, à vrai dire, n'ajoutait rien à ce que l'on pouvait lire sur le panneau suspendu à la ventouse : le nom du magasin était le Bazar des Rêves, il ouvrirait ses portes à dix heures du matin le 9 octobre ; et bien entendu : « Vous n'en croirez pas vos yeux. » Pas le moindre indice sur le genre de marchandise que le ou les propriétaires du Bazar des Rêves avaient l'intention de proposer.

Voilà, semble-t-il, qui eut le don d'irriter souverainement Cora Rusk - a

point, fait exceptionnel, d'appeler Myra un samedi matin.

« D'accord, j'en croirai mes yeux, ronchonna-t-elle. Quand je verrai leurs li en bois tourné soi-disant vieux de deux siècles, mais où on peut lire l'estampil « Rochester » ou « New York » pour peu qu'on prenne la peine de se pencher e de regarder sous le montant, alors là, j'en croirai mes yeux. »

Myra répondit quelque chose. Cora écouta, prenant des cacahuètes, une o deux à la fois, directement dans la boîte et les croquant rapidement. Brian et so petit frère Sean, assis sur le sol, regardaient des dessins animés à la télé dans i salon. Sean était complètement fasciné par le monde des Schtroumpfs ; mais Brian ne se désintéressait pas de la communauté des petits hommes bleus, il n'e gardait pas moins une oreille tendue vers la conversation.

« Exactement ! » s'était exclamé Cora Rusk avec encore plus d'assurance qu d'habitude, en réaction à quelque affirmation particulièrement péremptoire d Myra. « Des prix astronomiques pour de vieux téléphones moisis ! »

La veille, lundi, Brian avait traversé le centre ville à bicyclette avec deux o trois camarades. Depuis le trottoir d'en face, ils virent que pendant la journée, o avait placé un auvent vert foncé pour protéger la vitrine. Le Bazar des Rêve lisait-on dessus en lettres blanches. Polly Chalmers, la couturière, se tenait devan sa boutique et, les mains sur les hanches (qu'elle avait particulièrement bie dessinées), contemplait elle aussi l'auvent avec une expression à la fois intrigué et admirative.

Brian, qui s'y connaissait en bannes, stores et auvents, partageait cett admiration. C'était le seul véritable auvent de tout Main Street, et il donnait u cachet particulier au nouveau magasin. Le mot « sophistiqué » ne faisait pa partie du vocabulaire de Brian, mais il vit immédiatement qu'aucune autr boutique de Castle Rock n'avait ce même chic. Avec l'auvent, on aurait dit l'un d ces magasins que l'on voit dans un spectacle télévisé. Western Auto, de l'autr côté de la rue, paraissait minable et ringard en comparaison.

De retour à la maison, il avait trouvé sa mère assise sur le canapé ; el regardait Santa Barbara en mangeant des biscuits bourrés de calories qu'el faisait descendre avec du Coca-Cola diététique. Elle buvait toujours ce genre d Coke lorsqu'elle regardait les séries de l'après-midi. Brian se demanda pourqu étant donné ce qu'elle dévorait en même temps, mais il considéra plus prudent d ne pas poser la question. Elle se mettrait même peut-être à lui crier après et dan ce cas-là, il était sage de se planquer.

« Hé, M'man ! dit-il en lançant ses livres sur le comptoir avant de prendre i lait dans le réfrigérateur. Tu sais quoi ? Il y a un auvent au nouveau magasin !

— Quoi, il y a du vent ? » répondit-elle depuis le séjour.

Il se remplit un verre de lait et vint dans l'encadrement de la porte. « U auvent, fit-il avec un geste évocateur de la main. Au nouveau magasin, dans i centre. »

Elle se redressa, prit la télécommande et coupa le son. Sur l'écran, Al e Corinne continuèrent de s'étendre sur leurs problèmes santa-barbaresques dan leur restaurant santa-barbaresque préféré, mais seul un spécialiste de la lectur sur les lèvres aurait pu dire ce qu'étaient exactement ces problèmes. « Quoi ? C

magasin, le Bazar des Rêves ?

— Ouais-ouais, répondit-il en prenant une grande rasade de lait.

— Ne fais pas tant de raffut en buvant ! (Elle enfourna le reste de son en-cas. Ça fait un bruit ignoble. Combien de fois te l'ai-je déjà dit ? »

Au moins autant de fois que tu m'as dit de ne pas parler la bouche pleine. Brian pensa Brian, qui s'abstint néanmoins de faire ce commentaire à voix haute. Il avait appris très tôt à garder pour lui ce genre de réflexion.

« Excuse, M'man.

— Quel genre d'auvent ?

— Une banne verte.

— En comprimé ou en alu ? »

Brian, dont le père vendait des profilés d'aluminium pour Dick Perry Siding and Door Company, à South Paris, savait exactement de quoi elle voulait parler mais s'il s'était agi d'une banne fixe montée selon ces principes, il n'y aurait même pas fait attention. Les bannes de magasin en métal comprimé, on ne voyait que ça. La moitié des maisons de Castle Rock en avaient au-dessus de leurs fenêtres.

« Ni l'un ni l'autre. Elle est en tissu. En toile, je crois. Elle dépasse beaucoup et il y a de l'ombre en dessous. Et elle est ronde, comme ça. (Prenant bien garde de ne pas renverser son lait, il plaça les mains comme s'il tenait un objet arrondi. Le nom est inscrit au bout. Elle est sensationnelle.

— Elle est raide, celle-là ! »

C'était le leitmotiv qui servait en général à Cora pour exprimer son excitation ou son exaspération. Brian recula prudemment d'un pas, au cas où il se serait agité de celle-ci et non de celle-là.

« Qu'est-ce que c'est d'après toi, M'man ? Un restaurant, peut-être ?

— Je ne sais pas. » Elle tendit la main vers le téléphone, un Princess, posé sur le bout de la table. Elle dut déplacer le chat Squeebles, le TV Guide, et une canette de coke allégé pour l'atteindre. « Mais je trouve ça bizarre.

— Dis, M'man, qu'est-ce que ça veut dire, le Bazar des Rêves ? C'est comme...

— Ne m'ennuie pas maintenant, Brian, Maman est occupée. Tu trouveras de la Devil Dog dans la panetière, si tu veux. Mais n'en prends qu'un, sinon ça t'empêchera de couper l'appétit pour le dîner. » Elle composait déjà le numéro de Myra et les deux femmes se mirent à discuter de l'auvent (ou de la banne) avec beaucoup d'enthousiasme.

Brian, qui n'avait pas envie de manger de Devil Dog (il aimait beaucoup sa mère, mais parfois, ce qui lui coupait vraiment l'appétit, c'était de la voir s'empiffrer ainsi), s'assit à la table de la cuisine, ouvrit son livre de mathématiques et commença ses devoirs. Elève brillant et consciencieux, il ne lui restait que ses exercices de maths à faire à la maison ; il avait fini tous les autres à l'école. Tout en déplaçant les décimales et en divisant, il écoutait la conversation de sa mère avec Myra. Elle répétait une fois de plus qu'ils allaient encore avoir une boutique vendant de vieux flacons de parfum qui empesteraient et les photos d'ancêtres des uns ou des autres, et que c'était une honte de faire commerce de choses pareilles. Il y avait vraiment trop de gens, ajouta Cora, dont la seule devise dans la vie était prendre le fric et ficher le camp. Lorsqu'elle parla de l'auvent, on aura



dit que quelqu'un l'avait délibérément installé pour l'offenser - et y avait admirablement réussi.

J'ai l'impression qu'elle estime qu'on aurait dû lui en parler avant, pensa Brian, tandis que son crayon alignait opiniâtrement des chiffres, soustrayait, arrondissait. Ouais, c'était ça. Elle était curieuse, pour commencer ; et vexée pour finir. La combinaison des deux la rendait malade. Eh bien, elle ne tardera pas à savoir. Et à ce moment-là, peut-être le mettrait-elle dans le grand secret. Et si elle était trop occupée, il pourrait toujours écouter l'une de ses conversations de l'après-midi avec Myra.

Mais en fin de compte, Brian en apprit énormément sur le Bazar des Rêves bien avant sa mère, Myra, ou n'importe qui d'autre à Castle Rock.

## 2

Il ne monta pratiquement pas sur sa bicyclette lorsqu'il revint de l'école, veille du jour d'ouverture du Bazar des Rêves ; il était perdu dans une rêverie torride (dont il n'aurait jamais trahi le secret, même mis sur des charbons ardents ou jeté au milieu d'un nid de tarentules) dans laquelle il demandait à Miss Ratcliffe de l'accompagner à la foire de Castle County - ce qu'elle acceptait.

« Merci, Brian », dit Miss Ratcliffe, et Brian vit de petites larmes de gratitude au coin de ses yeux bleus - d'un bleu tellement profond qu'ils paraissaient assombris comme par un gros nuage. « Je suis... disons très triste, depuis quelque temps. Vois-tu, j'ai perdu mon amour.

— Je vous aiderai à l'oublier, dit Brian, d'une voix qui était autoritaire et tendre en même temps. Appelez-moi simplement... Bri.

— Merci », murmura-t-elle. Elle se pencha sur lui, si bien qu'il put sentir son parfum - un arôme édenique de fleurs sauvages, et ajouta, « Merci... Bri. Et étar donné que ce soir nous serons non plus professeur et élève, mais fille et garçon, tu peux m'appeler... Sally. »

Il lui prit la main. La regarda droit dans les yeux. « Je ne suis pas juste un gamin. Je peux vous aider à l'oublier... Sally. »

Elle paraissait presque hypnotisée par cette compréhension inattendue, par tant de maturité ; il n'avait peut-être que onze ans, pensa-t-elle, mais il est plus homme que Lester ne l'a jamais été ! Les mains de Sally répondirent à sa étreinte. Leurs visages se rapprochèrent... encore... encore...

« Non, murmura-t-elle, les yeux si grands et si proches de lui, maintenant qu'il aurait pu s'y noyer. Il ne faut pas, Bri... c'est mal...

— Au contraire, ma chérie », répondit-il en posant ses lèvres sur celles de Sally.

Elle se recula au bout de quelques instants et murmura tendrement...

« Hé, le même, fais gaffe un peu où tu vas ! »

~~Brutalement arraché à son songe, Brian se rendit compte qu'il venait de s'avancer devant la camionnette de Hugh Priest.~~

« Désolé, monsieur Priest », dit-il, rougissant furieusement. Hugh Priest était un type qu'il valait mieux éviter de mettre en colère. Il travaillait au service de voirie de la ville et passait pour avoir le caractère le plus épouvantable de tout Castle Rock. Brian l'observa à la dérobée. Si l'homme commençait à descendre de son véhicule, il bondirait sur sa bicyclette et foncerait dans Main Street à une vitesse proche de celle de la lumière. Il n'avait aucune envie de passer le mois suivant à l'hôpital, tout ça parce qu'il s'était laissé aller à rêvasser d'une balade à la foire avec Miss Ratcliffe.

Mais Hugh Priest tenait une bouteille de bière entre ses cuisses, Harry Williams beuglait « High and pressurised » à la radio, et il se sentait juste un peu trop bien comme ça pour prendre la peine d'aller flanquer une bonne raclée à ce petit merdeux, par cet agréable après-midi.

« T'as intérêt à garder les yeux ouverts, dit-il, prenant une gorgée à sa bouteille et jetant un regard noir à Brian. Parce que la prochaine fois, je me fatiguerai pas à m'arrêter. Je te passerai dessus, petit morveux. Ça te fera les pieds ! »

Il engagea une vitesse et s'éloigna. Brian éprouva un besoin insensé (et fort heureusement passager) de lui crier d'aller se faire foutre. Il attendit que la camionnette orange du cantonnier eût tourné dans Linden Street et poursuivi son chemin. Sa rêverie avec Miss Ratcliffe était gâchée pour la journée. Hugh Priest l'avait ramené dans la réalité. Miss Ratcliffe ne s'était nullement disputé avec son fiancé, Lester Pratt ; elle portait toujours sa bague de fiançailles avec un petit diamant, et conduisait toujours la Mustang bleu de Lester en attendant que sa propre voiture fût réparée.

Brian avait encore vu Miss Ratcliffe et Lester Pratt hier au soir, qui agrafaient les affichettes LES DÉS SONT UN JEU DU DIABLE sur les poteaux téléphoniques du balcon de Main Street, avec d'autres personnes. Ils chantaient des hymnes. Seulement voilà, dès qu'ils avaient tourné le dos, les catholiques venaient les arracher. C'était assez comique, dans le fond... mais s'il avait été plus grand, Brian aurait fait de son mieux pour protéger tout ce que Miss Ratcliffe aurait pu placarder de ses mains sacrées.

Brian pensa à ses yeux bleu foncé, à ses longues jambes de danseuse, et éprouva la même mélancolique stupéfaction qu'il ressentait à chaque fois qu'il se disait qu'en janvier, elle avait l'intention d'abandonner le nom ravissant de Sally Ratcliffe, pour celui de Sally Pratt - qui sonnait, aux oreilles de Brian, comme un gros dégringolant dans un escalier.

Eh bien, pensa-t-il, longeant le trottoir pour descendre Main Street sans se presser, elle changera peut-être d'avis. Ce n'est pas impossible. Ou alors, Lester Pratt aura peut-être un accident de voiture, ou une tumeur au cerveau, ou quelque chose comme ça. Qui sait s'il ne va pas devenir toxico ? Jamais Miss Ratcliffe n'épouserait un drogué.

Ce genre de réflexion procurait une sorte de bizarre réconfort à Brian, ma

ne changeait rien au fait que Hugh Priest avait amputé la rêverie de son apogée (il embrassait Miss Ratcliffe sur la bouche et lui touchait le sein droit pendant qu'ils s'enfonçaient dans le Tunnel des Amoureux, à la foire). Une idée tout d'un coup, même plutôt farfelue : un gamin de onze ans qui amène son professeur à la foire. Miss Ratcliffe était jolie, mais également vieille. Elle avait dit un jour à ses cinq élèves qu'elle allait avoir vingt-quatre ans en novembre.

Si bien que Brian replia soigneusement sa rêverie, comme un homme qui replierait un document qu'il a souvent lu et auquel il tient beaucoup, et la remit sur une étagère, dans un coin de son cerveau. A sa place. Il se prépara à monter sur sa bicyclette pour faire le reste du chemin.

Mais il passait justement devant le nouveau magasin à ce moment-là, et le panneau de la porte attira son œil. Quelque chose avait changé. Il s'arrêta et regarda.

GRANDE OUVERTURE LE 9 OCTOBRE  
AMENEZ VOS AMIS !

avait disparu d'en haut. Remplacé par un petit panneau carré, en lettres rouges sur fond blanc : OUVERT, lisait-on ; et seulement ça. Brian restait immobile, la bicyclette entre les jambes, hypnotisé, sentant son cœur battre un peu plus vite.

Tu ne vas tout de même pas entrer là-dedans, hein ? se demanda-t-il. Surtout, vraiment ils ont ouvert un jour à l'avance, tu ne vas pas y aller, non ?

Et pourquoi pas ? se répondit-il.

Eh bien... parce que le badigeon est encore sur la vitrine. Le store intérieur est toujours baissé. Si tu rentres là-dedans, n'importe quoi peut t'arriver. N'importe quoi.

Tiens pardi ! Et si le type est un Norman Bates ou un truc comme ça, qui s'habille avec les vêtements de sa mère et tue ses clients ? Tout juste.

Eh bien, laisse tomber, intervint le timide en lui, lequel semblait savoir qu'il avait déjà perdu la partie. L'idée était trop tentante.

Et puis, Brian s'imagina lâchant d'un ton nonchalant à sa mère : « Au fait M'man, tu sais, le nouveau magasin, le Bazar des Rêves ? Figure-toi qu'il a ouvert avec un jour d'avance. Je suis entré et j'ai jeté un coup d'œil. »

C'est là, pour le coup, qu'elle se précipiterait sur la télécommande pour couper le son de la télé ; vous pouvez me croire ! Elle ne voudrait pas en perdre une miette !

Cette idée fut trop séduisante pour Brian. Il abaissa la béquille de son vélo et s'engagea lentement dans l'ombre de l'auvent et s'approcha de la porte du Bazar des Rêves.

Au moment où il posa la main sur la poignée, il lui vint à l'esprit qu'il devait s'agir d'une erreur. On avait placé le panneau là, en vue de l'ouverture, demain et quelqu'un l'avait retourné par erreur. Il n'entendait pas le moindre son en provenance de l'intérieur ; derrière son store baissé, le local donnait l'impression d'être vide.

Mais puisqu'il avait été jusqu'ici, il essaya tout de même de tourner le bouton... lequel pivota sans difficulté sous sa main. Le pêne se désengagea avec

3

Une sorte de faux jour régnait à l'intérieur, mais pas l'obscurité. Brian s'aperçut qu'on avait installé des rails d'éclairage (une spécialité de Dick Perry Siding and Door Company) ; quelques-uns des projecteurs étaient allumés. On les avait braqués sur un certain nombre de vitrines et cabinets de verre disposés tout autour de la vaste pièce ; la plupart étaient vides. Les projecteurs mettaient en valeur les rares objets qui s'y trouvaient.

Une moquette, d'une riche couleur bordeaux, recouvrait l'ancien plancher de la Western Maine — Immobilier & Assurances. On avait peint les murs couleur coquille d'œuf. La vitrine badigeonnée laissait filtrer une lumière diffuse, de la même nuance que les murs.

Peu importe, c'est tout de même une erreur, songea Brian. Il n'a même pas encore mis son stock en place. Et celui qui s'était trompé avec le panneau avait aussi oublié de fermer la porte à clef. Dans de telles circonstances, les règles de la politesse étaient simples : refermer la porte, enfourcher sa bicyclette et s'éloigner.

Néanmoins, il n'avait aucune envie de partir. Après tout, il contemplait l'intérieur du nouveau magasin. Sa mère lui parlerait pendant tout le reste de l'après-midi en apprenant cela. Mais quelque chose le mettait dans tous ses états : il n'aurait su exactement dire ce qu'il voyait. Il y avait une demi-douzaine d'objets (d'objets exposés)

dans les vitrines, les projecteurs braqués sur eux - sans doute dans le but de faire un essai d'éclairage -, mais il aurait été incapable de les décrire avec précision. Il pouvait, néanmoins, dire ce qu'ils n'étaient pas : des lits en bois tourné ou des téléphones à cadran moisis.

« Bonjour ? fit-il d'un ton incertain, toujours debout dans l'encadrement de la porte. Il y a quelqu'un ? »

Il était sur le point de refermer le battant lorsqu'une voix répondit : « Je suis ici. »

Une haute silhouette - d'une taille qui lui parut tout d'abord démentielle - surgit d'une porte du fond à demi dissimulée par une vitrine, et sur laquelle retombait un rideau de velours sombre. Brian ressentit une soudaine bouffée de peur, brève mais monstrueuse. Puis la lumière d'un projecteur vint frapper obliquement le visage de l'homme, et sa peur s'évanouit. Le type était très vieux et son visage respirait la bonté. Il examinait Brian avec intérêt et plaisir.

« La porte n'était pas fermée à clef, expliqua Brian, alors j'ai pensé...

— Evidemment, elle n'était pas fermée. J'ai décidé d'ouvrir un petit momen

cet après-midi... en avant-première, en quelque sorte. Et vous êtes mon premier client. Entrez, mon jeune ami. Entrez librement, et laissez en repartant un peu de la joie de vivre qui vous accompagne ! »

Il sourit et tendit la main. Le sourire était contagieux. Brian éprouva une sympathie instantanée pour le propriétaire du Bazar des Rêves. Il dut franchir le seuil et s'avancer dans la boutique pour serrer la main de l'homme de haute taille et il agit sans la moindre hésitation. La porte se referma derrière lui et le père s'engagea tout seul dans la gâche. Brian n'y fit pas attention. Il était trop occupé à remarquer un détail : les yeux du géant étaient bleu foncé, exactement de la même nuance que ceux de Miss Ratcliffe. Il aurait pu être son père.

La poignée de main de l'homme était ferme et assurée, mais pas douloureuse. Elle avait toutefois quelque chose de désagréable. Quelque chose... de lisse. D'un peu trop dur, aussi.

« Je suis content de faire votre connaissance », dit le garçon.

Les yeux bleu foncé se fixèrent sur son visage comme les lanternes encapuchonnées des chemins de fer.

« Je suis également ravi de faire la vôtre », répondit l'homme de haute taille. Et c'est ainsi que Brian Rusk fut le premier citoyen de Castle Rock à rencontrer le propriétaire du Bazar des Rêves.

#### 4

« Je m'appelle Leland Gaunt. Et vous ? »

— Brian. Brian Rusk.

— Très bien, monsieur Rusk. Et étant donné que vous êtes mon premier client, je crois qu'il est normal de vous faire un prix extrêmement avantageux sur tout article qui pourrait vous intéresser.

— Euh, merci, mais je ne crois pas que je pourrais acheter quelque chose dans un endroit comme ici. Je n'aurai mon argent de poche que vendredi et... (Leland jeta de nouveau un regard dubitatif sur les vitrines). Et on dirait que vous n'avez pas encore tout déballé. »

Gaunt sourit. Il avait les dents plantées de travers, des dents qui paraissaient plutôt jaunâtres dans la faible lumière, mais Brian n'en trouva pas moins un sourire absolument charmant. Une fois de plus, il se sentit presque obligé de répondre. « Non, admit Leland Gaunt, en effet. La majorité de... de mon stock, comme vous dites, doit arriver plus tard, dans la soirée. Mais j'ai déjà quelques articles intéressants. Jetez donc un coup d'œil, mon jeune ami. J'aimerais beaucoup avoir votre opinion. J'imagine que vous avez un grand-père, n'est-ce pas ? Oui, bien entendu. Un jeune homme aussi bien élevé ne peut être orphelin. Ai-je raison ? »

Brian acquiesça, toujours souriant. « Bien sûr. Elle est à la maison. Voulez-vous que j'aille la chercher ? » ajouta-t-il soudain. Mais il regretta sur-le-champ d'avoir lancé cette proposition. Il n'avait aucune envie de ramener sa mère ici. Demain, Mr Leland Gaunt appartiendrait à toute la ville. Demain, sa mère et Myra Evans viendraient faire la roue devant lui, avec toutes les autres femmes de Castle Rock. Brian se dit que Mr Gaunt aurait probablement cessé de lui paraître aussi étrange et original à la fin du mois, sinon à la fin de la semaine ! Mais pour le moment il l'était encore, pour le moment, il appartenait à Brian Rusk et uniquement à Brian Rusk, qui trouvait que c'était parfait ainsi.

Il fut donc ravi lorsque Leland Gaunt leva une main (il avait les doigts extrêmement étroits et extrêmement longs, et Brian remarqua que l'index et le majeur étaient exactement de la même taille) et secoua la tête. « Pas du tout. C'est précisément ce que je ne veux pas. Elle amènerait sans aucun doute l'une de ses amies, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Brian, pensant à Myra.

— Peut-être même plusieurs amies. Non, c'est mieux ainsi, Brian - m' permettez-vous de vous appeler Brian et de vous tutoyer ?

— Bien sûr, répondit-il, amusé.

— Merci. Et tu m'appelleras monsieur Gaunt, étant donné que je suis ton aîné. Ce qui ne veut pas dire que je vau mieux que toi. D'accord ?

— D'accord. » Brian ne voyait pas trop ce qu'avait voulu dire Leland Gaunt avec cette histoire d'aîné, mais il adorait entendre ce type parler. Et ses yeux étaient vraiment quelque chose - il avait toutes les peines du monde à en détacher les siens.

« Oui, c'est beaucoup mieux. » Mr Gaunt frota ses longues mains l'une contre l'autre, ce qui produisit un bruissement sifflant. Ça, c'était quelque chose que Brian trouvait moins agréable. On aurait dit le crépitement qu'émet un serpent quand on vient de déranger et qui s'apprête à mordre. « Vous allez en parler à votre mère, et peut-être même lui montrer ce que vous avez acheté, jamais vous achetez quelque chose... »

(Brian envisagea d'avouer à Leland Gaunt qu'il disposait en tout et pour tout de quatre-vingt onze cents au fond de ses poches, puis y renonça.)

«... et elle en parlera à ses amies, qui en parleront aux leurs et ainsi de suite. vois-tu, Brian ? La publicité que tu me feras sera bien supérieure à tout ce que pourrait imaginer de publier le journal local, en la matière ! Mieux même que de te déguiser en homme-sandwich et de te faire arpenter les rues de la ville !

— Puisque c'est vous qui le dites », reconnut Brian. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un homme-sandwich, mais il savait qu'il n'avait aucune envie d'en devenir un. « Ce sera amusant de jeter un coup d'œil. » Aux quatre bricolements qu'il y a à voir, pensa-t-il, trop poli pour le dire.

« Alors vas-y ! » fit Leland Gaunt avec un geste vers les vitrines.

Brian remarqua qu'il portait une longue veste de velours rouge ; il s'agissait peut-être même d'une jaquette, comme dans les récits de Sherlock Holmes qu'il avait lus. Très chic. « Fais comme chez toi, Brian ! »

Le garçon s'avança lentement vers la vitrine la plus proche de la porte.

regarda par-dessus son épaule, certain que Mr Gaunt allait le suivre, mais l'homme de haute taille n'avait pas bougé, et l'observait avec un air amusé et un peu madré. Comme s'il avait lu dans l'esprit de Brian, et compris combien celui-ci détestait être suivi par le propriétaire d'un magasin quand il examinait une marchandise. Il supposait que les commerçants craignaient la casse ou le vol, voire les deux.

« Prends tout ton temps, ajouta Leland Gaunt. Le lèche-vitrine est une joie quand on prend son temps, casse-chose quand on est pressé.

— Dites, est-ce que vous venez d'Angleterre ou d'ailleurs ? » demanda Brian. La manière dont Mr Gaunt utilisait le « on » plutôt que le « vous » l'intriguait. Ça lui rappelait l'espèce de vieux beau qui présentait Au théâtre ce soir, programmé que sa mère regardait parfois, si, d'après TV Guide, il s'agissait d'une histoire d'amour.

« Je suis d'Akron.

— C'est en Angleterre ?

— Non, dans l'Ohio, » répondit gravement Leland Gaunt, exhibant ses dents fortes et irrégulières en un sourire rayonnant.

Ces répliques parurent comiques à Brian, comme il trouvait souvent comiques celles des programmes de variétés, à la télé. En vérité, c'était toute l'aventure qui le frappait par son côté spectacle de télévision : un peu mystérieux, mais pas réellement menaçant. Il éclata de rire.

Un instant, il se demanda si Mr Gaunt n'allait pas le trouver impoli (peut-être à cause de sa mère, qui l'accusait constamment de l'être, au point qu'il en était venu à s'imaginer prisonnier d'un réseau, énorme et à peu près invisible (d'étiquette sociale), mais l'homme de haute taille l'imita. Ils rirent ensemble, et tout compte fait, Brian en vint à se dire qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais passé un après-midi aussi agréable que celui-ci promettait d'être.

« Vas-y, regarde, reprit Mr Gaunt avec un geste de la main. Nous échangerons des histoires une autre fois, Brian. »

Brian regarda donc. Seulement cinq objets étaient disposés dans le plus grand des casiers de verre, alors qu'il aurait facilement pu en contenir vingt ou trente de plus. L'un était une pipe. Un autre, une photo d'Elvis Presley portant son foulard rouge et son survêtement blanc avec un tigre dans le dos. Le King (comme l'appelait toujours sa mère) approchait un micro de ses lèvres boudeuses. Le troisième objet était un appareil photo Polaroid ; le quatrième, un fragment de roche poli, avec en son centre un trou plein de pointes de cristal. Le projecteur au-dessus, les faisait chatoyer somptueusement. Le cinquième, un éclat de bois un peu près de la taille de l'index de Brian.

Il montra le cristal. « C'est une géode, n'est-ce pas ?

— Tu es un jeune homme cultivé, Brian. C'est exactement cela. J'ai de petites étiquettes pour tous mes objets, mais elles n'ont pas encore été déballées, comme l'essentiel de mon stock. Je vais devoir me démener comme un beau diable si je veux être prêt pour l'ouverture, demain matin. » Il n'y avait cependant pas la moindre inquiétude dans le ton de sa voix, et il paraissait tout à fait satisfait de rester dans son coin.

« C'est quoi, ça ? » demanda Brian en montrant l'éclat de bois. Au fond de lui, il trouvait ces objets disparates bien étranges, pour un magasin installé dans une petite ville. Leland Gaunt lui avait plu instantanément, mais si le reste de son stock était du même ordre, il n'allait pas faire longtemps des affaires à Castlerock. Quand on voulait vendre des trucs comme des pipes, des photos du King ou des bouts de bois, c'était à New York qu'il fallait ouvrir boutique... telle était du moins l'idée qu'il s'était faite, d'après les films qu'il avait vus.

« Ah ! dit Leland Gaunt, voilà un objet intéressant. Permits-moi de te le montrer. »

Il traversa la salle, tirant un gros trousseau de clefs de sa poche ; il en sélectionna une pratiquement sans chercher, ouvrit la vitrine par le côté et prit délicatement l'éclat de bois. « Donne-moi ta main, Brian.

— Heu, il vaudrait peut-être mieux pas. » Natif d'un Etat dans lequel le tourisme était une industrie majeure, il avait souvent vu des panonceaux avec ce petit poème :

Charmant à regarder,  
Délicieux à tenir,  
Mais le casser,  
C'est l'acheter.

Il imaginait sans peine la réaction horrifiée de sa mère s'il brisait l'éclat de bois (ou quoi que ce soit) et que Mr Gaunt, soudain moins amical, lui disait qu'il en avait pour cinq cents dollars.

« Et pourquoi donc ? » demanda Leland Gaunt, soulevant les sourcils - aurait mieux valu dire le sourcil, car ils les avaient tellement fournis qu'ils se rejoignaient au-dessus de son nez.

« C'est que je suis plutôt maladroit.

— Je n'en crois rien. Je sais reconnaître un garçon maladroit lorsque j'en vois un. Toi, tu n'es pas de cette race-là. » Il laissa tomber le fragment de bois dans la paume de Brian. Celui-ci le regarda, surpris ; il ne se souvenait pas avoir ouvert sa main pour le recevoir.

Et il ne donnait pas l'impression d'être un éclat de bois ; on aurait dit plutôt...

« On dirait de la pierre ! s'exclama-t-il d'un ton dubitatif, levant les yeux vers Leland Gaunt.

— C'est à la fois du bois et de la pierre. Exactement, du bois pétrifié.

— Pétrifié », s'émerveilla Brian. Il regarda l'éclat de bois de plus près et l'effleura du doigt. Le contact était à la fois lisse et bosselé ; la sensation n'était pas spécialement agréable. « Il doit être ancien.

— Plus de deux mille ans, opina gravement Mr Gaunt.

— Mince alors ! » Brian sursauta et faillit laisser tomber l'objet. Il referma sa main dessus pour le retenir... et immédiatement, une impression d'étrangeté et de distorsion le submergea. Il se sentit soudain - quoi ? pris de vertige ? Non, pas pris de vertige, mais loin. Comme si une partie de lui-même, arrachée à son corps, venait d'être entraînée ailleurs.



- [\*\*download online Pulling Strings with Puppet: Configuration Management Made Easy\*\*](#)
- [download Slavery and Freedom in Nineteenth-Century America](#)
- [download In the Realm of a Dying Emperor](#)
- [click Arc welding control \(Series in Welding and Other Joining Technologies\) for free](#)
- [read online Why The Romantics Matter \(Why X Matters\) pdf, azw \(kindle\)](#)
  
- <http://www.1973vision.com/?library/Debugging-the-Development-Process--Practical-Strategies-for-Staying-Focused--Hitting-Ship-Dates--and-Building->
- <http://jaythebody.com/freebooks/Slavery-and-Freedom-in-Nineteenth-Century-America.pdf>
- <http://dadhoc.com/lib/The-Structure-of-Scientific-Revolutions--3rd-edition-.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Arc-welding-control--Series-in-Welding-and-Other-Joining-Technologies-.pdf>
- <http://flog.co.id/library/Why-The-Romantics-Matter--Why-X-Matters-.pdf>